Travailler sur l'islam dans la Bosnie en guerre. Partie 2

Xavier Bougarel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/823>
DOI : 10.4000/conflits.823
ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2002
ISBN : 2-7475-3432-4
ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Xavier Bougarel, « Travailler sur l'islam dans la Bosnie en guerre. Partie 2 », *Cultures & Conflits* [En ligne], 47 | automne 2002, mis en ligne le 29 avril 2003, consulté le 30 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/823> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.823>

Ce document a été généré automatiquement le 30 mars 2021.

Creative Commons License

Travailler sur l'islam dans la Bosnie en guerre. Partie 2

Xavier Bougarel

Disgression sur les ministères et l'amitié franco-allemande

Paradoxalement, c'est aussi tout cela qui m'a précipité dans les bras des ministères des Affaires étrangères et de la Défense. Face aux questions insidieuses des services secrets, les interrogations stratégiques des diplomates et des militaires de haut vol constituaient un doux échappatoire. Les salles closes des ministères m'offraient un lieu où je pouvais structurer ma pensée, et croire qu'elle était prise au sérieux, sans m'exposer aux questions et aux reproches que je redoutais tant. En outre, cette collaboration avait été initiée par le directeur du centre dans lequel je venais de rentrer comme allocataire de recherche, et je découvrais peu à peu que la Défense et les Affaires étrangères procurent aux experts en questions internationales d'appréciables compléments de revenu. Mon allocation de recherche s'étant terminée en septembre 1996, et les allocations chômage ayant une durée de vie limitée, c'est même à l'armée française que je dois d'avoir pu finir ma thèse. Mais je ne crois pas que ce dernier aspect des choses ait été le plus important.

Mon travail pour les ministères m'a soulagé et m'a flatté, ce qui prouve au passage que le rejet obsessionnel du pouvoir n'est qu'une forme de fascination pour lui. Mais il a fait naître d'autres malaises et d'autres perplexités. Par bien des aspects, officier dans les ministères me paraissait aussi saugrenu que prier dans les mosquées. A ma grande surprise, je découvrais que les militaires pouvaient être plus humains que les diplomates : les premiers rentraient perturbés par une guerre à laquelle ils n'étaient pas préparés, les seconds dominant toujours la situation¹. Certains officiers, il est vrai, voyaient dans l'armée serbe la seule « véritable armée » de la région, et confondaient les Serbes avec les pieds-noirs, Ratko Mladić avec le général Bigeart. Pour eux, mes longues tirades sur Izetbegović étaient du petit lait. Car le vrai problème était bien sûr de comprendre mon rôle dans tout cela : qu'avais-je à dire, comment serais-je entendu, par qui serais-je utilisé ? Mon travail s'est le plus souvent réduit à des analyses générales, sans enjeu direct, loin des centres de décision - mon passé politique aurait de toute façon suffi à m'en tenir éloigné. Mais je ne pouvais éviter de me poser la

question : que répondrais-je si, un jour, on me demandait ce qu'il fallait faire ? J'étais profondément hostile à une levée de l'embargo sur les armes, car je n'avais aucune confiance dans ceux qui les réclamaient et, là encore, les parallèles avec l'Espagne m'étaient insupportables. Je m'étais résigné à l'idée qu'une intervention extérieure était la meilleure solution, qu'il fallait casser la supériorité militaire des Serbes sans tomber dans le jeu de leurs adversaires. Mais j'espérais de toutes mes forces échapper au moment où il me faudrait le dire.

Quand, le 7 juillet 1995, l'offensive serbe contre Srebrenica a débuté, la torpeur estivale qui régnait à Paris ne s'en trouva pas immédiatement bouleversée. Les précédentes offensives contre Bihać et Gorade, au cours desquelles les autorités bosniaques avaient brandi des bilans de pertes civiles délibérément gonflés, avaient émoussé les consciences. Beaucoup s'attendaient à ce que Srebrenica tombe un jour ou l'autre, certains le souhaitaient vaguement, et cette fois, comme me le fit remarquer un de mes interlocuteurs au ministère de la Défense, même le gouvernement de Sarajevo ne s'agitait guère. Quelques jours après, toutefois, il m'était demandé sur un ton nettement moins serein d'assister à une réunion convoquée pour le lendemain. Celle-ci, à laquelle participaient quelques experts extérieurs, avait apparemment pour but d'analyser la nouvelle donne créée par la chute de l'enclave, et d'élaborer divers scénarios de riposte possibles. A un moment de la discussion, un tour de table fut lancé, et il fut demandé aux experts si nous étions favorables à des frappes aériennes contre les forces serbes. Je m'entendis alors dire « Oui », avant de me perdre dans les méandres de mon indécision. Le tour de table s'acheva, chacun y allant de ses scénarios prospectifs. C'est alors qu'un représentant du quai d'Orsay bondit de son siège, et s'exclama en termes fort peu diplomatiques que l'avenir de la Bosnie ne l'intéressait guère, l'important pour la France étant de prendre une initiative qui, cette fois, ne bénéficie pas seulement à nos amis allemands. Les choses sérieuses pouvaient commencer².

Conversations avec les vivants et avec les morts

Malgré une santé mentale plutôt chancelante à l'époque, ma thèse et mon travail de consultant m'ont contraint à repartir en Bosnie-Herzégovine. Après une vaine tentative en septembre 1992, qui s'est terminée en gare de Venise, et plusieurs escapades dans d'autres parties de l'espace yougoslave, je suis revenu en Bosnie pour le ramadan de février-mars 1994, et j'ai renouvelé ce pèlerinage annuel jusqu'en 1998.

Pendant la guerre, mon unique destination a été Tuzla, pour des raisons que je résume ainsi dans ma thèse : « Sarajevo, toujours encerclée, n'était guère accessible que par un pont aérien pouvant être interrompu à chaque instant ; la circulation dans la ville restait dangereuse, et ses habitants affairés à trouver l'aide humanitaire, l'eau et le bois de chauffage dont ils avaient besoin. Zenica était beaucoup plus accessible et protégée, mais la forte présence de moudjahidin étrangers y rendait difficiles des recherches approfondies sur l'islam. Mon choix se porta alors sur Tuzla, ville assez grande pour offrir un certain anonymat, relativement épargnée par les bombardements, et offrant un climat politique particulièrement ouvert, du fait que sa mairie était gérée par les partis d'opposition »³. Pour aller à Tuzla, je prenais le bus à Split, sur la côte croate. Les principaux axes étant coupés par les lignes de front, les bus empruntaient souvent d'anciennes routes forestières, ou celles ouvertes par les bulldozers de la Forpronu. Le voyage était interminable.

Sur le terrain, mes anciens repères étaient brouillés. Je n'imaginais même pas rentrer dans une mosquée, et les entretiens que je tentais de faire sur l'islam se soldaient le plus souvent par un échec. Le déchaînement des propagandes serbes et croates, la forte médiatisation du conflit et l'attente d'une intervention extérieure, les efforts du Parti de l'action démocratique (SDA) pour transformer l'armée et l'école en outils de réislamisation, les sourdes tensions qui travaillaient la communauté musulmane, l'humiliation quotidienne que constituaient les chantages exercés par le biais de l'aide humanitaire, tout cela contribuait à faire de l'islam le sujet tabou par excellence. Sa simple évocation déclenchait de vives réactions de méfiance et d'agressivité, un flot de récits circonstanciés sur les exactions des forces serbes. Pourquoi m'intéressais-je à ce sujet ? Est-ce que, moi aussi, je considérais tous les Musulmans comme des mudjahiddin ? Ne comprenais-je pas que le vrai, le seul problème était le génocide perpétré contre eux ? Mes interlocuteurs m'écrasaient ma culpabilité en pleine figure, et je devais laisser défiler des flots de boue et de sang avant de revenir à ma question⁴.

Très vite, je n'ai donc réalisé mes entretiens qu'à reculons. Je rendais visite à quelques dignitaires pour leur indiquer que je ne me cachais pas, posais quelques questions convenues, écoutais leur affligeante langue de bois, les remerciais et m'en allais. Du reste, les quelques entretiens honnêtes que j'ai eus ne me mettaient pas moins dans l'embarras que les autres. Un jour, un imam m'a expliqué que, convoqué dans une caserne pour assister au départ de jeunes recrues pour le front, et prier Allah qu'il les accueille en *shahids* (martyrs de la foi), il avait refusé et dit qu'il Lui demanderait de les renvoyer vivants chez eux. Un autre imam m'a fait signe de sortir du café dans lequel nous nous trouvions, et m'a emmené dans la rue pour m'expliquer à l'abri des oreilles indiscretes comment le SDA avait pris le contrôle de la Communauté islamique. Un des dirigeants du Conseil civique serbe, à qui je demandais pourquoi il n'avait pas protesté en 1993 contre les assassinats de Serbes à Sarajevo, m'a dit qu'il n'avait pas eu envie de se retrouver avec un revolver sur la tempe. Quel usage pouvais-je faire de ces histoires, et qui me croirait si je ne citais pas mes sources ?

Ma façon de faire a alors évolué dans plusieurs directions. En premier lieu, j'ai construit des relations de confiance et d'amitié avec un très petit nombre de personnes. Nous passions de longues heures à discuter de la situation politique, à regarder le clip « *Hare Krishna, Hare mašallah !* » ridiculisant la politique d'islamisation du SDA, à jouer au ping-pong sous le regard approuvateur du maréchal Tito. Dans une situation de guerre, écrit Simone Weil rentrant d'Espagne, on ne peut penser à l'avenir, car le faire c'est envisager sa propre mort. S'engager dans une relation d'amitié, c'est dès lors réaffirmer haut et fort les temporalités d'avant-guerre, et ressusciter une parcelle de normalité⁵. Dans une Bosnie où tous les dés étaient pipés, où tous les discours sonnaient faux, la rencontre de quelques personnes sobres et dignes constituait un rare moment de réconfort. Un jour, parlant de cela à un ami polonais, je lui expliquais que là-bas, tout était noir, et que seuls quelques individus restaient blancs. Il me répondit qu'ils n'étaient pas blancs, mais gris, et que le gris paraît clair sur fond noir. Après la guerre, je me suis en effet rendu compte que mes quelques amis bosniaques étaient, à l'aune des morales officielles comme de leurs propres exigences, des êtres profondément ambigus. Sera-t-on surpris si je dis que cela me convenait tout à fait ?

J'ai aussi repris mon inlassable travail de papivore. Une de mes principales activités à Tuzla consistait à dénicher les collections de la presse locale, des revues religieuses, des bulletins militaires dont l'éclatement du pays et la coupure avec la capitale avaient

paradoxalement provoqué l'essor. Je retrouvais là, dans les éditoriaux, les polémiques, les lettres de lecteur, la communauté musulmane se parlant à elle-même. Dans « *Zmaj od Bosne* » et « *Hikmet* »⁶ se déployait sans complexes le projet idéologique du SDA, contre une mairie honnie et loin des caméras de télévision. Dans « *Tuzla-list* », un journal de petites annonces devenu le fer de lance de la résistance au SDA, et animé par un mélange d'intellectuels gouailleurs, de combattants désabusés et de grands-pères écœurés par la foi ostentatoire des nouveaux convertis, explosaient joyeusement toutes les contradictions de la société bosniaque.

A Paris comme à Tuzla, mon approche de la Bosnie est beaucoup passée par une étude minutieuse de l'écrit. J'ai lu et relu les discours d'Izetbegović, ceux tenus à la tribune de l'ONU comme ceux adressés aux combattants de la septième brigade musulmane, décortiqué « *Ljiljan* » et les brochures que publiaient l'armée ou le Congrès des intellectuels musulmans, tenté de dégager les articulations, les déplacements, les usages d'une construction discursive. Dans la presse bosniaque, les noms de personnes sont toujours écrits en caractères gras, comme si le reste avait en fait peu d'importance. J'ai donc aussi entrepris de reconstituer qui était qui, et par rapport à qui : comme je le dis depuis, pour comprendre la Bosnie, il faut d'abord apprendre par cœur l'annuaire téléphonique. Dans les années qui ont suivi la guerre, la presse indépendante bosniaque a pris un nouvel essor, le climat s'est assaini et, peu à peu, les rouages idéologiques, clientélistes et népotistes de l'Etat-SDA sont apparus au grand jour. Je me suis alors rendu compte que je ne m'étais guère trompé mais que, si j'avais attendu quelques années, je me serais nettement moins fatigué.

Enfin, j'ai tenté de me fondre dans le paysage, et d'apprendre à le lire. Mes plus longs entretiens, je les ai faits dans les bus qui me transportaient à travers la Bosnie, quand j'écoutais sans mot dire ces combattants fatigués se raconter leur vie au front, leurs soucis de chef de famille, leurs souvenirs d'avant-guerre. Mes réflexions sur le bon voisinage, je les ai amorcées en regardant ces défilés interminables de maisons éventrées dont j'essayais de décrypter les blessures, ou en apercevant, dans le salon improvisé d'une famille de réfugiés, là où les autres accrochent Tito ou une vue de La Mecque, une maison dessinée par un enfant. N'osant rentrer dans les mosquées, je restais dans les jardins qui les entourent, et je m'intéressais aux tombes fleurissant autour d'elles. Je lisais les avis de décès publiés dans les journaux ou scotchés sur les arbres, je parcourais les cimetières, regardais le nom et le visage de ces jeunes *shahids*, étudiais la forme et les inscriptions de leurs pierres tombales. Si je n'étais pas si casanier et si pressé, je serais devenu anthropologue.

Comprendre la guerre et voir les crimes

La guerre m'a contraint à changer non seulement de méthode, mais aussi d'objet. A partir d'avril 1992, l'islam est redevenu une préoccupation secondaire pour moi, dont je n'ai cessé de vouloir me défaire. Cette guerre que je ne comprenais pas me disait que, quelque part, j'étais passé à côté de l'essentiel. A mon retour en France, en fidèle disciple de Jérôme Jaffré, j'ai commencé à triturer dans tous les sens les statistiques démographiques et électorales que j'avais ramenées de Belgrade. Quand la revue *Hérodote* m'a proposé de participer à un numéro consacré aux questions serbe et allemande, j'ai trouvé l'idée amusante. Le besoin de me rassurer par des chiffres s'est alors mué en une avalanche de tableaux et de cartes, que je coloriais ardemment. Je cherchais pour relier tout ça des explications plus rocambolesques les unes que les autres et, quand par malheur je n'en trouvais pas, je les inventais. En ouverture de ce

papier, « *Bosnie-Herzégovine : anatomie d'une poudrière* »⁷, je m'interrogeais : « Peut-on, doit-on chercher à comprendre les origines d'une guerre dont les motivations affichées et la conduite frappent par leur absurdité ? ». En guise de conclusion, j'écrivais : « Enfin, on ne peut manquer, pour illustrer une fois encore la perversité et l'absurdité de cette guerre, de rappeler que les défenseurs de Sarajevo (Défense territoriale et milices musulmanes) ont dû, au mois de septembre, avant de lancer leur tentative de désenclavement de la capitale, affronter les milices du Conseil de défense croate, milices qui tenaient le quartier stratégique de Stup et organisaient des barrages communs aux entrées de la ville... avec les milices serbes ». J'aurais en fait dû commencer par là.

Par la suite, mon inscription en thèse à Sciences Po, dans le cadre du programme « *Analyses du monde arabo-musulman* » (AMAM), et mon rattachement comme allocataire de recherche au Centre d'études et de recherches internationales m'ont permis d'échapper aux techniques et aux astuces dont, quelques années auparavant, dans la même maison, on gavait les étudiants préparant le diplôme. Mais le programme AMAM ou le groupe de travail « *Guerres contemporaines* » du CERI m'ont aussi tiré de plus en plus loin du « Sarajevo-capitale-de-l'Europe » que les dirigeants bosniaques et leurs amis s'efforçaient de vendre au monde. Je réfléchissais sur les mobilisations communautaires à travers les exemples de la Turquie, du Liban, du sous-continent indien. Je découvrais les phénomènes miliciens et les économies de guerre en même temps que l'Afghanistan, la Somalie, le Sierra Léone et l'Angola. Je me demandais si les citoyens bosniaques accepteraient un jour la comparaison, eux qui sont si fiers d'être Européens et d'avoir la peau blanche⁸.

Il reste pourtant une dimension de la guerre que j'ai toujours eu beaucoup de mal à aborder : c'est, bien sûr, celle des crimes. Cette difficulté est en partie liée à ma position particulière. La question des crimes me renvoyait immanquablement à mon expérience serbe de la guerre, au caractère absurde et coupable de mon travail sur l'islam. Pour avancer, je devais l'évacuer. Pendant toute la guerre et au-delà, je n'ai donc lu qu'avec réticence les rapports Mazowiecki ou le rapport Bassiouni⁹, je tournais rapidement les pages des journaux décrivant les camps de Prijedor et les fosses de Bratunac, je zappais les récits des survivants. Outre ces causes spécifiques et bien réelles de mon appréhension, je crois aussi que, tout simplement, il est difficile de regarder la mort en face. Celle-ci réveille en nous une morbidité endormie, un mélange de dégoût et de fascination, un sentiment insupportable.

Un jour, je reçus d'une amie belgradoise un livre intitulé « *L'éradication des Serbes en Bosnie-Herzégovine, 1992-1993* »¹⁰. Les listes de victimes de différents massacres étaient agrémentées de photos de cadavres gonflés, putréfiés, méconnaissables. Je sortais de l'appartement, descendais l'escalier et jetais ce livre à la poubelle. Quelques années plus tard, je l'ai reconsulté à la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine de Nanterre. J'avais emmené avec moi une feuille de carton dont j'étais sûr qu'elle ne laissait pas passer la lumière. En même temps que les crimes, c'est cette pornographie de la guerre qui m'a toujours étonné dans les guerres yougoslaves, cet étalage d'images destiné à tétaniser la pensée pour mieux imposer le commentaire. Cette pornographie, je l'ai d'abord découverte à la télévision serbe, au moment de la guerre en Croatie. Je l'ai retrouvée plus tard dans les cassettes vidéo diffusées par les islamistes, en Bosnie et à Belleville, et dans le film de Bernard-Henri Lévy, « *Bosna !* ».

Quand mon cerveau se remettait en marche, ce n'était plus les crimes qui m'étaient insupportables, mais la lecture qui en était faite. Je n'ai jamais pu accepter que les guerres yougoslaves soient réduites aux seules catégories de victimes et de bourreaux, surtout quand elles coïncident comme par miracle avec les appartenances communautaires. J'ai toujours été surpris de la manière dont ceux qui pourfendaient les crimes des uns s'en servaient aussi, au-delà des banalités d'usage, pour dissimuler ceux des autres. Qui a oublié que, en août 1995, dans les pages des grands quotidiens français, des intellectuels et des experts de renom célébraient la reconquête croate de la Krajina comme une libération¹¹ ? Diront-ils à leur tour qu'ils ne pouvaient pas savoir, eux qui nous ont toujours sommés de le faire ? Mais le comble reste que, parfois, ceux-là même qui se réclamaient du camp des victimes ont contribué à les réduire au silence. Peu de personnes en Bosnie-Herzégovine ont été plus questionnées, sans doute, que les femmes de Srebrenica. Pourtant, en février 1996, quand celles-ci ont manifesté devant le siège du canton de Tuzla et l'ont attaqué à coup de pierres,¹² passant ainsi du statut de victime à celui d'acteur, et donnant naissance au premier mouvement social de l'après-guerre, personne ne les a entendues¹². Quand, le 11 juillet 1996, pendant la première cérémonie commémorative du massacre de Srebrenica, ces mêmes femmes ont lancé des tomates sur la tribune où siégeaient, aux côtés des officiels bosniaques, le gratin de la repentance occidentale, personne n'a rien remarqué.

Voisins et combattants

Par bien des aspects, j'ai construit ma propre approche de la violence en opposition radicale avec celle des défenseurs patentés de la Bosnie-Herzégovine. Des témoignages que j'ai entendus, car dans un pays aussi meurtri que la Bosnie, ils finissent par vous rattraper même quand vous les fuyez, j'ai retenu le contraire de ce qu'ils retenaient. J'écoutais ces histoires de voisinage, de fusils que l'on achète tout en continuant à s'offrir le café, de méfiance qui monte et de peur qui suinte, de maisons dévastées et de familles humiliées. Je me disais que, sur deux voisins m'affirmant que l'autre avait commencé le premier, l'un mentait. Mais j'entrevois peu à peu que cette histoire n'était qu'une légende, une façon de dire, et que sa signification était aussi forte pour l'un et pour l'autre.

Lorsque j'habitais à Belgrade, un jeune combattant serbe originaire de Pakrac (Slavonie occidentale) m'a raconté la chose suivante : dans cette région rurale, Serbes et Croates s'étaient battus de longs mois en respectant les familles et les maisons de leurs adversaires, quand par malheur elles se trouvaient du mauvais côté du front. Mais un jour étaient arrivées les milices d'Arkan, qui avaient massacré les civils croates restés en zone serbe, pillé leurs maisons, puis étaient repartis dans leurs camions lourdement chargés. Peu de temps après, l'armée yougoslave avait annoncé qu'elle ne pouvait plus tenir ses positions, et qu'elle se retirait. Les villageois serbes comprirent alors qu'ils devaient non seulement suivre l'armée dans sa retraite mais, après la violation du pacte implicite qui les liait à leurs anciens voisins, emmener avec eux leurs familles et leurs biens. A leur arrivée en Serbie, il leur fut proposé de s'installer dans des maisons croates autour de Vukovar, ce que ce combattant refusa. « Je me suis battu pour ma maison, disait-il, et pour moi la guerre est finie ».

Ce que j'ai retenu de cette histoire, et de tout mon travail sur les guerres yougoslaves, c'est que le nettoyage ethnique produit des bourreaux en même temps que des victimes, et qu'il a autant besoin des uns que des autres. Ce que j'ai constaté également, c'est que pour distinguer les victimes des bourreaux, il vaut mieux s'interroger sur leur

statut professionnel que sur leur identité ethnique : en règle générale, les bourreaux sont des militaires, des policiers ou des mafieux, ceux qui les commandent sont des officiers et des politiciens, ceux qui les encensent sont des journalistes, des intellectuels et des prêtres. Ceux que ce constat dérange n'ont qu'à s'en prendre à leur naïveté, réelle ou feinte.

J'adorais ces autres témoignages, ces autres légendes, qui faisaient revivre un geste d'entraide, un moment de compassion. Ceux qui les racontaient leur devaient parfois la vie. Un jour, le bus qui me conduisait à Tuzla traversa le village de Vozuce, récemment repris par l'armée bosniaque. Alors que nous approchions de l'arrêt de bus, un combattant assis derrière moi expliqua à son voisin qu'il était originaire de ce village, et avait dû fuir au début de la guerre. Quand il était revenu les armes à la main, il était retourné chez lui, avait ouvert la porte d'entrée verrouillée trois ans auparavant, et avait retrouvé intact l'intérieur de sa maison. Une autre fois, à Paris, un Serbe de Tuzla ayant combattu dans les rangs de l'armée bosniaque m'expliqua qu'un jour, il avait été capturé au cours de combats sur les monts Majevica. Il fut envoyé dans un camp près de Bijeljina et, en tant que traître à son propre peuple, son sort semblait joué d'avance. Ce sont des villageois qu'il connaissait d'avant la guerre, et à qui il avait rendu service, qui vinrent plaider sa cause et le sauver d'une mort certaine. Ces histoires sont peut-être l'exception et non la règle, mais il me semble important qu'elles aussi soient racontées, et qu'elles ne s'effacent pas de nos mémoires¹³.

Enfin, ma curiosité a toujours été attisée par les combattants, ce groupe social produit par la guerre, mais ignoré par la plupart des observateurs extérieurs, car difficile à situer dans une opposition tranchée entre victimes et bourreaux. Je m'intéressais en particulier aux similitudes pouvant exister entre combattants des deux bords, cherchais à savoir en quoi l'expérience du front les rapprochait plutôt qu'elles ne les séparait.

Un jour, à Belgrade, j'ai rencontré une fille de Banja Luka, qui m'a raconté cette histoire. Son frère était sur le front, une ligne de front calme et inactive. Un matin, il s'est levé, a pris son petit-déjeuner, s'est rasé, a écouté la radio. Puis ils sont partis à quelques uns ratisser une forêt voisine, et ont attrapé un sniper musulman. Ils l'ont ramené au camp, et ont commencé à le torturer. Alors le sniper s'est tourné vers son frère et a dit : « Les autres ont le droit de me torturer, mais pas toi ». Son frère a demandé : « Pourquoi pas moi ? ». Il lui a répondu : « Parce que ce matin, je t'ai tenu dans mon viseur longtemps, je t'ai vu prendre ton petit-déjeuner, te raser, écouter la radio, et je n'ai pas tiré ». Son frère a pris le sniper, l'a emmené avec lui à Belgrade et l'a laissé partir dans le vaste monde. Je ne sais pas si cette histoire est vraie. Peut-être me la racontait-elle pour me faire plaisir. Peut-être la raconte-t-on dans d'autres lieux, dans d'autres guerres. Mais elle reste extraordinairement significative.

Je l'associe toujours à cette autre histoire que m'a raconté un soldat croate originaire de Vukovar. Il tenait avec son unité une ligne de front près de la ville assiégée, où se trouvaient encore ses parents. Ils étaient situés en haut d'une colline et, plus loin, en contrebas de leur tranchée, ils avaient disposé un champ de mines pour se protéger d'une attaque serbe. Ces mines étaient, si j'ai bien compris et que ma mémoire est exacte, d'un type spécial : apparentes, et reliées entre elles pour exploser toutes en même temps. Ils écoutaient les communications radio des officiers serbes postés en face d'eux, quand l'un a annoncé aux autres qu'il leur envoyait des « poulets » (« *pileće* »), de jeunes recrues à peine formées. Peu après, ils ont vu avec leurs jumelles arriver des

camions, transportant les recrues en question. Des officiers les ont conduits au bord du champ de mines, et leur ont apparemment expliqué que chacun devait se saisir d'une mine puis la soulever en même temps que les autres. Quand un officier a donné l'ordre de le faire, et que les jeunes se sont exécutés, le champ de mines a explosé avec eux, puis l'armée yougoslave est passée à l'attaque. Pendant de longues secondes, m'a dit ce soldat croate, ils n'ont pas pu tirer. Là encore, je ne sais pas si cette histoire est vraie. Si c'est le cas, le plus probable est qu'il s'agissait de recrues albanaises.

Il existe entre ces deux histoires des ressemblances et des différences frappantes. Dans les deux cas, la technologie moderne, associée à la communauté de langue et la proximité en tous points, permet le franchissement mental de la ligne de front. Mais dans un cas, c'est d'abord l'identification à des gestes quotidiens et pacifiques qui permet l'évanouissement des appartenances guerrières, la réindividualisation et la réhumanisation du combattant. Dans le second, c'est le choc et l'incompréhension face à la violence crue de la guerre.

Je me souviens que, lorsque j'habitais à Belgrade, le Centre culturel français avait organisé un cycle de conférences sur « *La pensée française* », rien de moins. Un des invités de ce cycle avait été Alain Finkelkraut, qui nous avait expliqué que le nationalisme était bon pour les Européens de l'Est mal désoviétisés, mais pas pour les autres, et dont un des premiers faits d'armes dans son long combat yougoslave avait été de renvoyer dans les cordes un ancien combattant évoquant fébrilement le front de Salonique et l'amitié franco-serbe. Un autre invité avait été Jacques Derrida, et je me rappelle avoir suivi difficilement mais ardemment son exposé sur l'expérience du front telle que rapportée, je crois, par Ernst Jünger et Teilhard de Chardin, et ses longs développements sur la manière dont le front fait se ressembler et unit les combattants. A quelqu'un qui lui demandait si nous n'étions pas en train de revivre la Première guerre mondiale, il répondit qu'il ne savait pas exactement, mais qu'il y avait au moins une différence : nous savions que la Première guerre mondiale avait eu lieu, nous savions ce qu'elle avait été, et là était notre responsabilité. Je me souviens aussi des entretiens accordés par Nenad Čanak à l'hebdomadaire « *Vreme* », et par Miodrag ivanović au quotidien « *Borba* », après leur retour du front. Nenad Čanak et Miodrag ivanović sont deux intellectuels serbes, l'un de Novi Sad et l'autre de Banja Luka, à qui leur opposition à la guerre a valu non pas une tournée des capitales européennes, mais un ordre de mobilisation. Dans « *Vreme* », Čanak expliquait que les volontaires qu'il avait côtoyés du côté de Vukovar étaient ceux-là même qui renverseraient Milošević, le jour où ils comprendraient la façon dont ils avaient été abusés. Dans « *Borba* », ivanović expliquait qu'au front il n'y a pas de nationalisme, car au front il n'y a rien, et surtout ni politiciens, ni télévision.

Revenir à Sarajevo et sortir de la guerre

Mon livre « *Bosnie, anatomie d'un conflit* » est hanté par ces histoires, par ces figures du voisin et du combattant ; il est le fruit de mon apprentissage de la guerre¹⁴. En février 1996, alors que ce livre paraissait à Paris, j'étais de retour à Sarajevo, après quatre ans d'absence. Les accords de Dayton mettant fin à la guerre avaient été officiellement signés le 14 décembre 1995, et la Bosnie-Herzégovine sortait d'un long cauchemar. Au cours de ce premier séjour dans la Bosnie d'après-guerre, j'ai d'abord été frappé par la restauration progressive des cadres spatiaux et temporels qui avaient disparu en avril 1992. Empruntant des axes routiers restés longtemps inutilisables, les bus reliaient en quelques heures la côte croate à Sarajevo, Sarajevo à Tuzla. J'ai alors réalisé que la

Bosnie-Herzégovine était un tout petit pays. Les gens, libérés de la nécessité de survivre jour après jour, revenaient sur un passé qu'ils ne s'expliquaient toujours pas, regardaient hébétés un avenir vide s'ouvrir à eux, ne savaient quoi faire de leur temps retrouvé. A Sarajevo, ville que je redécouvrais peu à peu, j'assistais à la réouverture des ponts séparant les parties bosniaque et serbe de la ville, et aux retrouvailles d'amis, de collègues, de voisins qui ne s'étaient pas vu depuis bientôt quatre ans. Ma logeuse, une Serbe ayant passé la guerre dans Sarajevo assiégée, expliquait en riant à un ami comment, un jour, la balle d'un sniper serbe était venue se loger dans une de ses fesses, qu'elle avait charnues. Cet ami, un Croate resté quant à lui dans le quartier de Grbavica, sous contrôle serbe, racontait qu'il s'était déclaré protestant, le jour où les tchetniks occupant le rez-de-chaussée de son immeuble étaient venus frapper à sa porte.

Pour moi aussi, ce retour à Sarajevo était le temps des retrouvailles. Je visitais la famille qui m'avait hébergé avant la guerre, mais ne trouvais que le père, à moitié paralysé suite à un accident cérébral, et traînant sa jambe morte dans un appartement vide. Sa femme et ses deux filles étaient parties en Italie au début de la guerre, ses filles s'y étaient mariées et avaient refait leur vie. Lui seul restait pour garder l'appartement. Je retrouvais le vendeur du kiosque de la Communauté islamique qui, avant la guerre, était situé devant la *baščaršijska damija*, et avec lequel j'avais bu du café et discuté pendant de longues heures. Il me fit à nouveau rentrer dans son kiosque et, tout en me présentant les dernières publications religieuses du moment, me montra fièrement une photo de sa fille en maillot de bain, candidate à l'élection de « Miss Bosnie ». Pas de doute, j'étais bien de retour à Sarajevo.

Je revis aussi Mesud Hafizović, imam et professeur à la medressa de Sarajevo, dont j'avais longuement écouté et apprécié les prêches en mars 1992. Je lui avais envoyé plusieurs paquets de nourriture pendant le siège, et il me remercia pour le seul qui lui soit jamais parvenu, par le biais d'une association caritative protestante. Avant la guerre, Mesud Hafizović vivait à Grbavica, et il avait été détenu plusieurs mois dans un camp serbe, avant d'être échangé et de rejoindre Sarajevo assiégé. Le jour où je le rencontrais, il sortait à peine d'une rencontre avec un ancien voisin serbe : peu avant son arrestation, Mesud Hafizović lui avait confié quelques livres auxquels il tenait particulièrement, et ce voisin venait lui annoncer que ceux-ci avaient passé la guerre sur son balcon, dissimulés sous le bois de chauffage, qu'ils étaient en bon état, et qu'il pouvait passer les prendre quand il le souhaitait. Comme beaucoup de familles musulmanes de Srebrenica, celle de Mesud Hafizović était en fait originaire d'Uice, en Serbie du sud, et ne s'était installée en Bosnie orientale qu'en 1878, après qu'Uice ait été rattaché au Royaume de Serbie. Un siècle plus tard, en 1996, de nombreux membres de la famille Hafizović manquaient à l'appel, et les survivants étaient réfugiés à Tuzla ou à Sarajevo. Mesud Hafizović me dit alors que, quand il pensait à l'histoire de sa famille, lui venait l'image d'un livre se refermant lentement, et dont on ne pourrait bientôt plus lire les pages. Après un moment d'hésitation, je lui demandais son explication du massacre de Srebrenica. Il me répondit simplement que, dans cette région, la guerre s'était menée « sang contre sang » (« *krv na krv* »)¹⁵. Aujourd'hui, je sais qu'il avait tort : le sang n'explique pas tout, et le livre ne s'est pas refermé. Mais Mesud Hafizović n'a jamais cessé d'être calme et digne, peut-être parce qu'il croyait en Dieu et appelait chacun d'entre nous à construire d'abord sa maison intérieure. Il est mort il y a peu de temps, et c'est à sa mémoire que je voudrais dédier ce texte, en espérant qu'il ne m'en tiendra pas rigueur.

D'une certaine manière, la parution de « *Bosnie, anatomie d'un conflit* » et mon retour à Sarajevo en février 1996 marquent pour moi la fin de la guerre. Mais j'ignore si celle-ci cessera jamais de m'habiter, et j'espère en tout cas apprendre un jour à y puiser de la force. Dans les années qui ont suivi, j'ai rédigé ma thèse de doctorat, avec les difficultés cérébrales et matérielles que connaissent tous les doctorants. Je l'ai soutenue en janvier 1999, et je ne l'ai toujours pas transformée en livre. Je suis aussi retourné à plusieurs reprises à Sarajevo et en Bosnie. Certains de mes textes ont été traduits dans le principal hebdomadaire sarajevien, « *Dani* »¹⁶, et la maison d'édition « el-Kalem », liée à la Communauté islamique, annonce la traduction prochaine de l'ouvrage collectif que j'ai co-dirigé avec Nathalie Clayer¹⁷. En janvier 1998, des membres de la rédaction de « *Ljiljan* » ont voulu réaliser un entretien avec moi. Sur la photo parue en page de couverture, je porte un pull-over aux motifs bien connus, ceux des pulls tricotés dans le village de Sirogovino, en Serbie. Le chapeau introductif de l'entretien s'ouvre ainsi : « Pendant que nous faisons connaissance avec monsieur Xavier Bougarel, invité de notre rédaction, nous lui demandons : 'Pouvons-nous parler en bosniaque ?'. 'Malheureusement, je parle serbe', répond-t-il en bosniaque »¹⁸.

NOTES

1. . Lors de mon séjour à Belgrade circulait dans les milieux français la petite histoire suivante : jusqu'en 1991, l'ambassadeur de l'époque, ami de François Mitterrand et incorrigible pro-serbe, aurait eu pour slogan favori « si la Yougoslavie doit exploser, ce sera de rire ». Huit ans plus tard, Madeleine Albright et quelques autres penseront qu'il suffisait de bombarder vaguement Belgrade pendant deux ou trois jours pour faire plier Milošević sur la question du Kosovo.
2. . J'ignore tout à fait si, à ce moment-là, la nouvelle des massacres était déjà connue.
3. . X. Bougarel, *Islam et politique en Bosnie-Herzégovine : le Parti de l'action démocratique*, Paris, Institut d'études politiques, 1999, thèse non-publiée, pp. 15-16.
4. . Une fois seulement, j'ai été confronté à une réaction vraiment agressive. En route pour Tuzla, je faisais étape à Zenica, où j'assistais à un concert de soutien à la Bosnie donné par un jeune pianiste allemand devant un parterre d'apparatchiks. Dans cette atmosphère sinistre et surréaliste, j'entamais une conversation avec un combattant fraîchement rentré du front, et passablement imbibé d'alcool, quand celui-ci m'expliqua soudain que tous les Français étaient des tchetniks, et que le mieux à faire était de les égorger. Je décidais donc d'abréger la conversation, de mettre un terme à ma vocation naissante de mélomane, et de rentrer sagement à l'hôtel « Metalurg ». Dans la nuit, des cris d'ivrognes et des tirs de kalachnikovs retentirent au pied de l'hôtel. Le lendemain, plusieurs moudjahidin roulaient des mécaniques dans la gare routière de Zenica, avec leurs tenues afghanes, leurs kalachnikovs et leurs 4 x 4. Dans ma paranoïa, je ne pouvais m'empêcher de penser que tout cela avait un rapport avec moi et, quand le bus pour Tuzla démarra, je poussai un grand soupir de soulagement.

5. . Sur la guerre comme rupture de la normalité et sur les stratégies de restauration d'un semblant de normalité en contexte de guerre, voir I. Maček, *War Within. Everyday Life in Sarajevo Under Siege*, op. cit.
6. . « Zmaj od Bosne » (« Le dragon de la Bosnie », surnom donné à Husein-kapetan Gradašević, ayan bosniaque originaire de la région de Tuzla, qui s'insurgea contre les réformes militaires et administratives ottomanes en 1831) était l'organe officieux du SDA local à Tuzla, et « Hikmet » (« La sagesse ») était un mensuel religieux d'orientation pan-islamiste et pro-iranienne, lié au muftijstvo (office du mufti) de Tuzla. Dans les deux cas, le principal animateur de ces publications était Adnan Jahić, jeune figure de proue des milieux islamistes locaux, qui devint après la guerre chef du groupe parlementaire puis porte-parole du SDA. Sur Adnan Jahić, voir X Bougarel, « Trois définitions de l'islam en Bosnie-Herzégovine », *Archives des sciences sociales des religions*, n°115, juillet-septembre 2001, pp. 183-201.
7. . X Bougarel, « Bosnie-Herzégovine : anatomie d'une poudrière », *Hérodote*, n° 67, 4e trimestre 1992, pp. 84-147.
8. . La profonde ambiguïté de la référence constante à l'islam bosniaque comme « islam européen et tolérant » est à resituer dans ce contexte. C'est du reste ce que note le Reis-ul-Ulema Mustafa Čerić lui-même, s'adressant en janvier 1994 à un public d'intellectuels laïcs : « Mes frères, n'oubliez pas que auparavant, nous ne tenions pas beaucoup aux pays islamiques, et que nous le faisons seulement maintenant, par nécessité. Notre relation aux pays islamiques est un rapport contraint, il n'est pas délibéré, réfléchi. Si les Européens avaient résolu notre problème, nous leur dirions : 'S'il vous plaît, ne faites pas en sorte que nous ayons des liens en dehors de l'Europe, vous là-bas, vous êtes l'Orient. Vous êtes l'Asie. Nous, nous sommes des Européens. Nous sommes des Blancs. Nous sommes quelque chose de super par rapport à vous' » (M. Čerić, *Islam ovdje i danas* [L'islam ici et maintenant], Sarajevo : Vojna biblioteka n°3, 1994, p. 24).
9. . Tadeusz Mazowiecki a été rapporteur spécial pour l'ex-Yougoslavie de la Commission des droits de l'homme de l'ONU entre août 1992 et juillet 1995, et Cherif Bassiouni a été le président de la commission d'experts chargée en octobre 1992 par le Conseil de sécurité de l'ONU d'examiner la question des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité dans l'ex-Yougoslavie.
10. . D. Jovanović / G. Bundalo / M. Govedarica, *Iskorenjivanje Srba u Bosni i Hercegovini 1992-1993*, Belgrade, Rad, 1994.
11. . En août 1995, l'armée croate lança une offensive-éclair contre la « République serbe de Krajina », et reprit en quelques jours le contrôle des territoires tenus depuis 1992 par les forces serbes, à l'exception de la région de Vukovar. Cette offensive provoqua un exode massif des Serbes de Krajina, s'accompagna de l'assassinat de plusieurs centaines de civils au moins, et a conduit le Tribunal pénal international de La Haye à inculper plusieurs généraux de l'armée croate. Il est probable que l'effondrement militaire de la « République serbe de Krajina » et l'exode massif de sa population ont été discrètement encouragés par Belgrade.
12. . Les femmes de Srebrenica exigeaient de connaître le sort des hommes disparus au moment de la prise de l'enclave, et réclamaient des explications sur les responsabilités personnelles de Naser Orić, ancien commandant militaire de l'enclave, Izet Hadžić, gouverneur du canton de Tuzla, et Alija Izetbegović. Je me trouvais à Tuzla lorsque Naser Orić et Alija Izetbegović y sont arrivés précipitamment, et que les trois hommes ont rencontré les femmes de Srebrenica rassemblées dans une salle de sport. A un

moment, une de ces grand-mères en dimije (pantalon bouffant) dont les télévisions se régalaient est montée à la tribune et a demandé à Izetbegović, en le regardant droit dans les yeux, de lui dire où était son fils. Pour la seule fois de ma vie, j'ai vu Izetbegović baisser le regard. Je regardais cette scène, retransmise en direct sur la télévision locale, avec un ami très engagé dans les rangs de l'opposition « citoyenne », et lui fis alors remarquer que cette représentante de la gent rurale, que les intellectuels bosniaques tendent généralement à considérer comme un bétail servile et stupide, posait des questions que lui-même n'aurait pas osé poser. Il est vrai que, à cette époque, les partis « citoyens » étaient déjà engagés dans leurs préparatifs électoraux, et que leur préoccupation principale était dès lors de savoir pour qui voteraient les femmes de Srebrenica.

13. . En 1999, Svetlana Broz, petite-fille du maréchal Tito, a publié un recueil d'histoires de ce genre, sous le titre « Des gens de bien au temps du mal : acteurs et témoins » (S. Broz, Dobri ljudi u vremenu zla : sudionici i svedoci, Banja Luka , Prelom, 1999). Mais son ton angélique et naïvement « yougonostalgique » lui fait perdre beaucoup de sa pertinence et de son efficacité.

14. . Ce livre est aussi le résultat d'une urgence : pour écrire ma thèse sur l'islam, je devais d'abord dire ce que je pensais de la guerre. Quand la grande redistribution des cartes de l'été 1995 a annoncé la fin des combats, j'ai donc rassemblé les papiers que j'avais écrits jusqu'alors et les ai montrés à Serge Cordelier et Béatrice Didiot, co-directeurs de « L'état du monde ». Ceux-ci m'ont proposé de les refondre dans un petit livre, et m'ont aidé à le faire. Tardivement, mais de tout cœur, je les en remercie.

15. . Pour une reconstitution du siège et du massacre de Srebrenica qui, à travers l'histoire d'une famille musulmane, insiste sur cette dimension des événements, voir C. Sudetic, Blood and Vengeance. One Family's Story of the War in Bosnia, New York / London, Norton & Company, 1998.

16. . « Dani » (« Les jours ») s'appelaient « Naši dani » (« Nos jours ») avant la guerre, et était alors l'organe de la jeunesse socialiste de Bosnie-Herzégovine. Devenu indépendant à la fin des années 1980, et ayant réussi à paraître pendant la guerre, « Dani » a eu de vives polémiques avec le SDA et la Communauté islamique. Il est souvent considéré comme le plus important et le plus fiable des hebdomadaires bosniaques.

17. . X. Bougarel / N. Clayer (dir.), Le nouvel Islam balkanique. Les musulmans, acteurs du post-communisme (1990-2000), Paris, Maisonneuve & Larose, 2001.

18. . « Islam je zajedničko blago svih ljudi koji ive u Bosni » [L'islam est le trésor commun de tous ceux qui vivent en Bosnie], Ljiljan, vol. VI, n° 263, 28 janvier 1998, pp. 7-9.

INDEX

Index géographique : Balkans, Bosnie-Herzégovine

Mots-clés : religion, guerre